

Leila et les Chinois : une rencontre levinassienne

Hanane RAOUI

Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Université de Kénitra-Maroc

Résumé

Leila Ghandi, journaliste marocaine et globetrotteuse, écrit un journal de voyage dans lequel elle raconte ses aventures en Chine et donc de sa découverte d'une culture différente de la sienne. Dans *Chroniques de Chine*, Leila dresse des portraits de Chinois qu'elle rencontre au hasard de ses déambulations et auquel elle s'identifie parfois. Son récit entre en résonance avec la philosophie d'Emmanuel Levinas qui place l'Autre au cœur de ses préoccupations.

Abstract

Leila Ghandi, a Moroccan journalist and globetrotter, writes a travel diary in which she relates her adventures in China and therefore her discovery of this different culture. In *Chroniques de Chine*, Leila draws up portraits of Chinese people whom she meets as she strolls haphazardly and with whom she identifies herself sometimes. Her story resonates with Emmanuel Levinas' philosophy that places the other at the center of his concerns.

Introduction

Avant d'en arriver à *Chroniques de Chine*, publié aux éditions Le Fennec en 2006, la marocaine Leila Ghandi a déjà expérimenté de nombreuses autres possibilités de création qui racontent l'Autre. Journaliste et photographe-reporter, cette jeune femme surprend par sa capacité à sillonner le monde à la recherche de clichés singuliers et de rencontres magiques. *Chroniques de Chine* ne sort pas du lot. Ce livre léger, illustré de photographies très symboliques, à la croisée d'un guide de voyage et d'une littérature à rebondissements, regorge de subtilités qui ne vont pas sans introduire le lecteur dans un univers qui bien qu'exotique rend facile l'identification à autrui. Son journal recense des anecdotes de scènes quotidiennes, de la vie ordinaire de Pékinois, mais que son regard étranger et de surcroît passionné rend exceptionnelle. Certes Leila a le contact facile, mais aussi assez de conscience pour comprendre que refuser la différence c'est se condamner à

mourir lentement dans les replis de convictions bornées. C'est pourquoi dans *Chroniques de Chine*, il nous semble se dissimuler cette philosophie d'Emmanuel Levinas, généreuse outre mesure, rendant justice à l'altérité. Il rehausse l'Autre au niveau du 'Moi', le dépouille de son étrangeté, le réévalue au prisme d'un humanisme profond. Philosophe juif naturalisé français, Levinas a longtemps porté sur ses épaules la lourde mémoire de la Shoah ayant eu lieu durant la Deuxième Guerre mondiale.

Événement qui ne va pas sans marquer toute sa carrière puisqu'il situe le sujet, qu'il perçoit d'emblée comme une victime potentielle de toute forme d'agression, au centre de ses principales réflexions. Il peut paraître incongru d'analyser *Chroniques de Chine* de Leila Ghandi, qui est somme toute une écriture expérimentale au prisme de la phénoménale philosophie de Levinas. Cet article entend néanmoins démontrer à travers trois chapitres traitant de la question de l'éthique, du rapport au visage et de la religion, comment le récit de la jeune journaliste fait pourtant fortement écho à certaines grandes théories philosophiques développées par Levinas.

1.Éthique et culture dans *Chroniques de Chine* de Leila Ghandi

Témoignage saisissant de la part d'une grande voyageuse, *Chroniques de Chine* peut paraître à plusieurs égards comme une démonstration de la philosophie d'Emmanuel Levinas sur le rapport à autrui. Partir à la découverte d'un monde aux antipodes du sien, c'est aussi accepter de se détacher de ses origines pour mieux renaitre dans la peau de ceux qui, au fil de l'aventure, deviendront une source d'identification. Une ressuscitation qui ne peut se faire sans le recours à l'expérience tangible et sans le secours d'une sensibilité à fleur de peau. La jeune journaliste définit le voyage, dès les premières pages de son livre, comme une symphonie d'émotions exaltant et rendant précieux l'altruisme, telle une invitation à vivre dans ces différents 'soi', à la manière de Levinas qui joue et jongle avec les pronoms pour mieux les unifier. Le penseur français aux prises avec une philosophie occidentale limitant l'étranger à sa diversité¹, réclame avec impétuosité l'inhibition des barrières entre les uns et les autres rendant ainsi sereine la rencontre entre des êtres qu'aucune contrainte ne devrait être en mesure de distinguer. C'est dans cette même ligne de pensée qu'il puise dans la théorie des *Einfühlung*² sur la question de l'empathie donnant alors raison à cette charge émotionnelle qui peut habiter, bouleverser et tenir en haleine toute personne se répercutant en l'Autre, percevant en lui le reflet de son image propre. C'est par ailleurs dans cette assimilation absolue du « Moi » dans le « Toi » exposée en ces termes : « Ils [*Einfühlung*] cherchaient l'accès irréductible menant au 'toi', et quand il le plaçait dans la sympathie et l'amour – ils soutenaient en fin de compte que chaque rencontre commence

une histoire amoureuse nouvelle » (Levinas, *Entre nous : essais sur le penser à l'autre*, p.36) qu'il semble possible de palper l'ivresse ressentie par Leila Ghandi à l'idée de s'adonner voire de s'oublier dans les bras d'une nouvelle culture. D'entrée de jeu, la jeune globetrotteuse s'arme d'une écriture à la démarche foncièrement phénoménologique rendant possible ce métissage culturel et cette éthique du rapport à l'Autre si chers à Emmanuel Levinas. Elle nous révèle donc l'épiphanie³ de cette extase provoquée instantanément, tel un miracle, par un premier contact avec l'altérité : « Voyager, c'est faire un pas vers ce que l'on est censé trouver, c'est faire des rencontres magiques. Voyager, c'est ouvrir les yeux, s'ouvrir aux gens, aux cultures, aux paysages, aux religions, aux arbres. Et surtout à soi-même » (Ghandi, *Chroniques de Chine*, p. 9).

Des sens qui vont du visuel, à l'olfactif au gustatif et des sensibilités se donnent rendez-vous dans cette littérature de voyage où le Moi se confond avec le paysage. En déambulant dans les artères de Beijing, la jeune femme arpente le cœur de cette Chine populaire comme pour s'y faire une place. Elle se permet, de ce fait, l'accès à cette intériorité pour qu'au lieu d'en découdre avec cette culture à l'apparence étrange et étrangère, agressivement différente, de l'adopter au contraire avec confiance, de s'en emparer, d'y apposer sa signature. En se laissant englober dans l'univers de l'Empire du Milieu, de cet ailleurs qu'elle ne maîtrise pas, mais qu'elle apprivoise constamment, Leila fait l'expérience de la rencontre avec l'Autre par le cœur et par l'esprit, en s'immisçant jusqu'à son intimité et en perçant ses secrets et ses mystères. Si on s'en tient à la phénoménologie de Levinas, l'émerveillement de la jeune femme se construit au fur et à mesure de l'accumulation de ses savoirs, de l'apprentissage des us et coutumes locaux, et des sensations qui naissent dans les replis de ces connaissances nouvelles. Car se raconter présuppose du vécu et du mouvement, toute la gestuelle en œuvre dans la littérature de la jeune journaliste se lit tel un poème aux confins duquel les cultures et les savoirs s'accordent et s'harmonisent. L'identification à Autrui pourrait être présentée donc comme une expression artistique de l'aveu même du philosophe français qui rapporte :

Dans le geste encore technique appliqué à atteindre un but proposé, déjà se dessinent adresse et élégance ; dans la voix, déjà s'esquissent un langage et les possibilités du chant et du poème. Les jambes qui savent marcher sauront déjà danser ; les mains qui touchent et tiennent, tâtent, peignent, sculptent et actionnent un clavier dans la surprise de se conformer à un idéal jamais entrevu (Levinas, p. 189).

La jeune femme s'ancre dans un quotidien où même le ridicule peut sembler enivrant et prendre des allures poétiques. Les anecdotes se multiplient dans

Chroniques de Chine évoquant aussi des attitudes rendues maladroites par ignorance des codes, mais qui, accélérant l'apprentissage, rassurent la journaliste sur une possible intégration. Et quoi de mieux que l'humour pour se frayer un chemin dans les dédales d'une culture à l'apparence sinueuse, où tout doit se découvrir par à-coup, où se conformer aux autres tient du hasard, où la pleine assimilation s'apprend sur le tas. Toutes ces scènes de la vie quotidienne qui, répétitives et semblables jusqu'à la monotonie, poussent le même à vivre au rythme de l'Autre, à suivre ses pas et à jouer sa musique, jusqu'à l'oblitération des frontières, jusqu'à la similarité complète.

Dans ce cas, l'accueil et l'hospitalité même loin d'être parfaits dégagent une volonté de partage incommensurable fondant l'inconnu dans le connu, faisant miroiter l'idée d'une possible cohabitation, même au-delà des bonnes manières. C'est donc au sein de cette ambiance chaleureuse par excellence que Leila témoigne : « On finit par oublier qu'on ne parle pas la même langue et on parle le même fou rire » (Ghandi, p. 63), initiant par là même le langage de l'empathie, car entrer en communion avec l'Autre est aussi une forme de plurilinguisme.

2. Leila et le visage chinois

Le face-à-face avec l'Autre et la question du visage reviennent avec acuité dans les écrits d'Emmanuel Levinas et dans *Chroniques de Chine* de Leila Ghandi. Dans ces rencontres en chair et en os, ce n'est pourtant pas la physiologie du visage ni la beauté ou la laideur qu'il dégage qui semblent intéresser l'un et l'autre, mais bien ces frêles expressions intimidantes qui traduisent la condition humaine dans tout son naturel. Chez le philosophe français pour qui l'altérité est générosité, les regards de l'Autre transpercent le Moi et se révèlent à lui dans leur état pur. Chez lui, le visage n'est ni un masque qui tend à tromper ni un simple pan du corps humain, il est au contraire fenêtre sur l'âme. Il dévoile et trahit toutes ces faiblesses qui s'unissent, se rassemblent et se ressemblent dans n'importe quel commun des mortels. Autre manière pour Levinas d'honorer l'inconnu serait d'éviter par éthique, par abnégation, de l'enfermer dans un carcan, de le soumettre à un joug, de lui coller une étiquette. C'est donc par ces mots que Levinas explique ce qu'il entend par 'Visage' : « Dans mon analyse, le Visage n'est pas du tout une forme plastique comme un portrait ; le rapport au visage est à la fois le rapport à l'absolument faible – à ce qui est absolument exposé, ce qui est nu et ce qui est dénué (...) » (Levinas, *Entre nous : essais sur le penser à l'autre*, p. 114). Lorsque Leila Ghandi s'offre aux regards des Chinois qui la dévisagent au point de la transformer, de la rendre conforme à leurs images, la poussant à se fondre dans la masse, à s'incorporer dans le moule et à se sentir désormais fière de longer ces ruelles en appartenant corps, âme et visage à la Chine. Comme pour mimer ces mêmes regards

suggestifs, interrogateurs, intrusifs, elle reproduit les mêmes réactions, parodie les mêmes réflexes à la rencontre de visages venus d'ailleurs, fidèle à sa nouvelle appartenance. Elle raconte donc comment petit à petit, dans une espèce d'évolution paradigmatique et par une forme de transposition identitaire et culturelle, elle en est arrivée à réverbérer sur l'Autre ce même traitement qui lui a été destiné au départ :

Dans la rue, dans le métro, les magasins ou les temples, on me dévisage, on m'observe d'un air amusé, on se retourne sur mon passage, des enfants (et des plus grands) rigolent tandis que d'autres se cachent derrière leurs parents. C'est comme ça il faut s'y faire. Tout à l'heure, alors que je traversais la cité universitaire, je croise un visage occidental. Je le dévisage, l'observe d'un air amusé, me retourne sur son passage, et rigole. (Ghandi, p.19).

Leila est devenue à s'y méprendre une Chinoise par les réflexes qu'elle adopte désormais. En assumant ce rôle qui s'offre à elle, elle se rend responsable, un peu à la manière de Levinas, de cette culture qu'elle s'est faite sienne, de ce regard et de ce visage qu'elle s'est mise à porter fortuitement, mais qui deviennent au fil de l'aventure gage de son intégration. Elle s'engage aussi par sympathie et goût de l'intrigue à s'enliser dans un monde dont elle tient à dévoiler la face cachée. La jeune journaliste écrit ainsi un récit de voyage dans un pays dont l'histoire est ouverte sur moult réalités, renfermant des rêves hauts en couleur poussant l'enchantement à son paroxysme. En voyageuse qui se respecte, Leila cherche la complicité des inconnus, mais aussi de ses amis, des trouvailles et des retrouvailles qui ne manquent pas de lui inspirer le plaisir que procure le contact avec l'Autre au travers de moments d'intimité dénués de toute vulgarité. L'intérêt porté à autrui, révèle Levinas, devrait être libéré des contingences matérielles, et émancipé de toute forme de convoitise charnelle. Sentiment supérieur, cette capacité vertigineuse de solidarité que l'on peut appeler 'amour'⁴ devrait survivre aux imperfections et faire fi de tout intérêt égoïste, de toute corruption, lascivité ou désir avide de consommation. La philosophie de Levinas a cela pour mérite de reconstruire des grilles de référence basées sur un rapport plus sain à autrui, car du moment que l'être qui me fait face cesse de paraître comme une entité curieuse, suspicieuse ou agressive, il restitue en Moi ce qu'il y a de plus authentique – c'est-à-dire ma propension à croire en la bonté des humains et à la paix dans le monde. C'est avec insistance que Levinas livre la clé du bonheur dans les relations interhumaines et qui réside dans la lutte contre les conflits sociaux au profit d'une forme réelle d'expression amoureuse : « La responsabilité pour le prochain qui est, sans doute, le nom sévère de ce qu'on appelle l'amour du prochain, amour sans Éros, charité, amour où le moment

éthique domine le moment passionnel, amour sans concupiscence» (Levinas, p.113). Tout l'enjeu consiste à savoir communiquer là où la maîtrise de la langue de l'hôte fait défaut au visiteur. Le jeu des échanges de regards prend dans ce cas tout son sens et s'avère crucial dans cette quête perpétuelle et vitale de l'Autre. Dès lors, la jeune journaliste s'emploie avec pertinence à décrire tous ces contacts visuels qui la scrutent, la sondent parfois, mais qu'elle doit accueillir magnaniment. Elle rapporte alors : « Avant une réunion, mon patron me dit : 'ici, tu dois donner ta carte de visite avec les deux mains, en regardant bien le type dans les yeux (...)' » (Ghandi, p. 31). Approcher du regard, représente au-delà de la simple sociabilité, la formulation d'une intersubjectivité, façon subtile et ontologique de pénétrer dans les profondeurs de l'Autre et d'y laisser une empreinte.

3. Leila et le « Dieu absent »

Parmi les théories philosophiques les plus connues d'Emmanuel Levinas figure la question de la transcendance. Sans doute est-il peu probable de parler de « justice » (Levinas, p.115) comme le fait souvent le philosophe français sans évoquer Dieu qui est considéré dans les trois monothéismes comme le pourvoyeur suprême et de l'idée de justice et de ce qui en découle : équité, fraternité, solidarité, etc. On l'aura compris, le philosophe français prend la mesure de l'importance à défendre son semblable quitte à puiser dans les valeurs religieuses. Rappelons que Levinas, juif ayant vécu à l'époque du nazisme, se met un point d'honneur à respecter dans ses convictions la noblesse des rapports à l'Autre qu'il appelle non sans raison son « prochain » (Levinas, p.115). C'est dans cet état d'esprit, mystique par excellence, qu'il fait fi de toutes les pratiques susceptibles de porter atteinte à autrui dont l'inéluctable action de tuer. S'il retourne donc aux livres sacrés qui se présentent comme des témoignages manifestes de non-agression, c'est pour rappeler l'incommensurable inconscience dont fait preuve l'assassin à l'égard de celui qui somme toute constitue son « prochain ». Levinas formule donc cette idée de la manière suivante : « Quand je parle de justice, j'introduis l'idée de la lutte avec le mal, je me sépare de l'idée de la non-résistance au mal. Si l'autodéfense fait problème, le 'bourreau' est celui qui menace le prochain, et dans ce sens, c'est ce que j'appelais 'asymétrie de l'intersubjectivité » (Levinas, p.115). S'il se réfère aux testaments pour en découdre avec l'instinct de crime et donner raison à légalité divine, Levinas conçoit parfois l'être humain comme l'incarnation même de Dieu à condition qu'il soit marqué par l'intelligence et l'intuition de l'Autre. Il revient au jeu des pronoms, manière de dire que ce 'Tu' qui se tient devant 'Moi', qui me communique ses intentions, qui me permet de m'introduire dans son intimité, qui fonde ma présence par un simple regard, celui-là a justement de supérieur de me faire sentir exister. De là l'idée levinassienne que toute rencontre entre deux personnes, se connaissant ou se méconnaissant,

chemine inéluctablement vers une forme d'engendrement et de création : « Dire 'Tu' c'est le fait premier de Dire » (Levinas, *Altérité et transcendance*, p.105). Cet autre raisonnement trouve facilement écho dans les *Chroniques de Chine* de Leila Ghandi. La jeune femme qui ne parle ni la langue ni n'adhère aux croyances du pays d'accueil se laisse surprendre par une sorte de dévotion collective aux valeurs sociales. Deux poids, deux mesures, la jeune femme expose habilement cet idéal chinois différent du sien, caractéristique du pays, qui sacralise la vie en communauté. Leila se rend compte au travers de ses pérégrinations à quel point la vieille civilisation chinoise est nostalgique de son ancienne idéologie communiste. Le communisme est érigé au rang d'un dogme religieux que la Chine prend plaisir à glorifier. Cette divinité fortement présente dans les cœurs et dans les esprits ne va pas sans engendrer des dévots donnant ainsi lieu à la nouvelle image de l'intellectuel chinois, figure inédite de la révolution culturelle maoïste. La voyageuse rapporte à cet égard l'anecdote suivante :

À une pause-café, la discussion collective aboutit ce jour-là sur la religion. Me sentant suffisamment proche de Fang Xio Yu pour me permettre de lui poser la question, je lui demande si elle pratique une religion. 'Dans ma famille, on pratique le communisme. On ne peut donc pas avoir d'autre religion (Ghandi, p.33).

Le communisme fait miroiter l'idée, quand bien même fallacieuse⁵, d'une possible réconciliation entre l'État et le peuple. En accordant une place privilégiée à la classe ouvrière, en réduisant le seuil de précarité, le régime de Mao semble chercher à réinventer un État de droit où le peuple serait maître de son propre destin ; projet auquel le peuple ne peut qu'adhérer. Nous retrouvons ici le raisonnement d'Emmanuel Levinas quant à l'importance de communiquer avec l'Autre. Donner voix au chapitre, c'est aussi offrir une disponibilité et accepter de renoncer à son piedestal afin de permettre à l'Autre d'accéder à la même supériorité, de devenir, à son tour, un être transcendant. En mettant de côté l'idée d'une quelconque hiérarchie, le philosophe français évalue le rapport à l'Autre au prisme de ce qu'il appelle une « totalité »⁶, c'est-à-dire ce processus d'intégration de l'Un comme unité dans un ensemble plus vaste régi par l'équilibre et l'harmonie. Et si, selon Levinas : « (...) le Moi se reconnaît [normalement] comme fraction d'un Tout qui commande la solidarité humaine, à l'image d'un organisme dont l'unité assure la solidarité des membres » (Levinas, *Entre nous : Essais sur le penser autre*, p. 191), autant savoir que tout idéalisme cache toujours des déficits remettant en cause sa justesse, conduisant ainsi à des désenchantements. Sous la plume de Leila, le communisme paraît comme une arme à double tranchant. Sournisement, comme il est possible

de le constater dans l'anecdote qui suit, l'idée de solidarité que semble encourager le pouvoir n'est somme toute qu'un prétexte à dominer :

Dans la classe de Cathy, mon amie professeure de français, des élèves semblaient ce jour-là porter davantage leur attention les uns sur les autres qu'à son travail d'articulation. ...). On lui explique qu'ils doivent se noter mutuellement et remplir les fiches qui leur ont été distribuées par la direction de l'école. Ces fiches serviront à sélectionner les représentants des élèves au sein du Parti Communiste. En réalité, elles serviront surtout à alimenter la base d'informations du 'Big Brother', qui sait déjà presque tout sur à peu près tout le monde (Ghandi, 71).

Ici le concept de totalité connaît un changement paradigmatique nécessaire. Il ne découle plus d'une philosophie humaniste assimilant la partie dans le Tout par souci de solidarité, accordant à tout un chacun le droit de se reconnaître dans l'Autre, mais nous y lisons au contraire une tentative de chosification, dès lors que le sujet est considéré comme un moyen potentiel de renforcement du pouvoir. De ce point de vue le Dieu présent se révèle être en fait un Dieu absent et la pseudo-égalité s'avachit sous le coup de ce faux désir des puissances à s'identifier dans le peuple. Dans ce cas, la seule réalité possible est celle qu'instaure l'écriture, puissamment, lorsqu'elle se donne pour mission de révéler l'Autre dans son intégralité, loin de toutes considérations égocentrées.

Conclusion

Écrire l'Autre, c'est faire 'lien', c'est créer un pont, c'est partager un lieu. Et c'est là que réside tout l'intérêt d'un journal de voyage. Espace qui croise les destins, *Chroniques de Chine* part du principe selon lequel toute rencontre a cela de spécial de renforcer la valeur de l'individu. Plus qu'un simple besoin de sociabilité, aller à l'encontre de l'Autre peut s'avérer un acte salutaire, car l'ouverture sur l'étranger mène à une nouvelle connexion avec le Moi. Rencontres ontologiques, les relations qui se construisent au fil des *Chroniques de Chine* tiennent du fusionnel. Et pour cause, la jeune voyageuse s'introduit de plain-pied dans un monde différent, mais qui ne la laisse pas indifférente, dans lequel elle s'ancre en s'oubliant, où elle s'aventure avec intrépidité. Leila ne craint pas d'incarner une nouvelle identité, de risquer le tout pour le tout, la chaleur du pays d'origine pour l'expérience du déracinement. Elle adopte alors les mêmes goûts, suit les mêmes chemins, épouse les mêmes coutumes. Et même quand elle n'aime pas, dans la répugnance ou l'aversion, elle se soumet à l'Autre, cet être

sacré, qu'elle se doit de respecter, à qui elle doit obéissance, suivant ainsi à la lettre, inconsciemment, les préceptes d'un certain Levinas.

Notes

*Voir l'ouvrage NANGA-ESSOMBA Jean-Thierry, *Emmanuel Levinas : la philosophie de l'altérité*, dans lequel l'auteur présente les différentes prises de position du penseur français vis-à-vis du réductionnisme opéré par des philosophes occidentaux modernes qui marquent la diversité et la différence entre le Même et l'Autre.

1- Courant esthétique allemand du XX^e siècle qui s'intéresse à la sensibilité.

2- Terme souvent utilisé par Emmanuel Levinas, l'épiphanie désigne sous sa plume ce qui se cache dans l'individu et qui est de l'ordre de la grandeur d'âme voire du divin.

3- Emmanuel Levinas insiste sur le fait que le mot 'amour' doit être utilisé avec précaution en cela justement qu'il transcende les plaisirs charnels pour exprimer la capacité de se sentir en sécurité avec l'Autre. Voir à ce propos p. 21.

4- Dans son ouvrage *L'intellectuel, l'état et la révolution : essai sur le communisme chinois*, Roland Lew parle du communisme maoïste en ces termes : « (...) évoluant de l'autoritarisme délibéré pour devenir un despotisme étouffant ; c'est bien là, dans l'État que se trouve l'essentiel d'un socialisme qui combine nouveauté et reprise inavouée, un remodelage d'une tradition ancienne de gestion du monde social », p. 8.

5- Nous renvoyons donc au texte phare d'Emmanuel Levinas qui est *Totalité et infini*.

Bibliographie

GHANDI Leila, *Chroniques de Chine*, éd. Le Fennec, Casablanca 2006.

LEVINAS Emmanuel, *Altérité et transcendance*, éd. Fata Morgana, Paris 1995.

LEVINAS Emmanuel, *Entre nous : essais sur le penser à l'autre*, éd. Grasset, coll. Biblio essais, Paris 1991

LEW Roland, *L'Intellectuel, l'État et la révolution : Essais sur le communisme chinois et le socialisme réel*, éd. L'Harmattan, Paris 1997.

NANGA-ESSOMBA Jean-Thierry, *Emmanuel Levinas : la philosophie de l'altérité*, éd. L'Harmattan, Paris 2012.